

LES MILLE MILLIARDS DE MILLIARDS DE MILLIARDS DE TRUCS

Marion Renauld / 1-4 mars 2015

1. POINT D'ARRÊT POSSIBLE

Pour un enfant qui apprend à lacer ses chaussures, le sens de l'univers est tout entier compris dans ce très petit espace qu'il a entre les deux fils, et qu'il doit parvenir à faire coïncider. Timon était cet enfant. Le nœud est une chose, la boucle en est une autre, et le flot devient un miracle pour Timon. Ensuite il s'élançait dans le couloir, saute, se dandine, rien ne bouge, l'univers est en place.

Si un problème technique focalise notre attention sur l'une des mille choses qui sont à l'état possible, tout autour de nous et à peu près partout, un problème d'existence a tendance, rapidement, à dépasser les bornes. Timon ne connaissait pas encore les problèmes d'existence. Il se voyait lui-même, limpide et gourmand de plaisirs. La plupart des gens, grandissant comme rivière devenant fleuve, se trouvent à un moment noyés dans l'océan des soucis d'existence, et ce qui en résulte est une complexification des problèmes techniques. Timon ne se demande pas encore quelle paire de chaussures il veut porter, et ne pense pas non plus que les scratchs lui permettraient de gagner du temps.

Lorsque Timon connut les scratchs, le miracle du flot disparut. Pas besoin d'être fier de soi, mais une envie peut-être de réaliser de plus audacieux exploits. On peut penser que les problèmes techniques ne deviennent plus complexes que si on les soumet aux questions d'existence, sans quoi un plat tout préparé, tout juste bon à recevoir les ondes programmées sur le minuteur clignotant, est la

solution commode pour un passage-éclair en cuisine. Quand nous sommes plongés dans les nécessités de base, quand il faut plus de dix secondes pour accéder à un point d'eau, quand il faut penser vite et clairement et ainsi pouvoir sauver sa peau, le sens de l'univers se concentre tout entier dans l'espace entre vous et la mort. Timon ne connaissait pas de problèmes techniques aussi urgents.

Timon était le centre de son univers. Quelques planètes gravitaient çà et là, avec lesquelles il entretenait des relations plus ou moins conscientes, d'échanges d'informations, de biens ou de services. Quelques électrons passaient dans le champ de sa gravitation, mais sans trop affecter les mouvements de Timon. Quand il tartinait sa tranche de pain, il ne se demandait pas qui était le producteur de lait, le cultivateur de blé, ou combien de poils on aurait pu dénombrer sur le corps de la vache. La tranche de pain est une chose, la tartine de beurre en est une autre, et ô prairies gorgées de soleil ou puisant dans un sol blessé, ô mains serrées tout contre le pis chaud, ô sueurs, ô rêveries griffées par de savantes politiques agricoles, ô moissonneuses-batteuses, ô laboratoires d'analyse des engrais, ô terroirs et idéaux sanitaires, ô régal, ô ce temps où l'univers explose, où l'entière création devient miraculeuse. Timon n'était pas envahi par les vagues provenant des zones abstraites du cerveau. Il était l'axe. On ne lui avait pas encore demandé un conseil, dont on dit qu'ils obligent à vous mettre à la place de l'autre, à ouvrir votre perception. Il n'avait pas encore enseigné l'art de lacer ses chaussures, qui force à prendre conscience de ce qu'on fait, comment on le fait, comment on doit le faire.

Timon court dans le couloir étroit, et tombe. Le sens de l'univers devient la douleur au genou droit. Le cri venant à vous comme une alerte maximale déplace alors votre centre d'équilibre, d'un bond soudain s'engageant vers la source. Vous pouvez rigoler. Vous pouvez anticiper en demandant si tout va bien. Vous pouvez enfiler votre manteau en sachant déjà que vous avez toujours dans

vosre sac sa carte vitale. Ou vous pouvez lorgner du côté des grandes phrases existentielles, qui vous disent que l'homme a chu et qu'ainsi choit l'homme éternellement. Vous offrirez des protège-articulations sous la cheminée, Noël prochain, sacré souvenir. Vous pouvez aussi laisser pleurer Timon, qui quelque part l'a bien cherché : on sème ce qu'on récolte, mon garçon, la vie te montrera ses monts et ses vaux. Tu dois surtout apprendre à savoir rebondir. Refaire un flot.

Dans ce perpétuel cosmos technique, nous faisons flotter quelque chose qui s'appelle la vie. Timon vit. Puis un jour il se demande : quelle est ma vie ? Puis un jour il se demande : quelle est cette chose-là, la vie ? Puis un jour il se demande : quelles sortes de vie existent dans l'univers ? Puis il pense aux amibes, aux bris de météores, aux puces électroniques. Puis il se demande : quelle sorte de vie mènent les pixels ? Puis il se demande si l'on peut animer une chose inanimée, si la parole se transmet entre les deux bouts du lacet, entre la peau drue de la vache et celle qui se forme à trop chauffer le lait, et le blanc satin de son bol, puis les creux de ses auréoles, si tout l'univers est bavard ou seulement ça : une obscurité pleine et totale, sourde et aveugle, le vide sidéral. Puis il trouve qu'il n'y a rien de meilleur que les tartines de beurre.

On se fiche de savoir si l'univers a un sens. On se fiche de tout ce qui ne répond pas à nos instincts de plaisir immédiat. On ne peut pas se fiche de l'univers. On se figure que l'univers est notre figure. Mais Timon s'inquiète de savoir ce que deviennent les chaussures usées. Il grandit et célèbre la vache, et critique la politique agricole commune. La conscience de Timon est un immeuble où logent de nombreuses choses disparates du monde. Il étagère tout ce qui vient de l'univers, à parts égales, mais aussi avec un système de classement vertical, pour n'avoir sous les yeux que ce qui vaut le coup. Le coût. La peine. La chandelle. Son pesant de légèreté.

Et puis un jour Timon demande : quelle sorte d'événement pourrait brutalement changer nos vies, amplement modifier toute sorte de vies alors dynamitées un peu partout ?

2. ARRÊT PATENT

Advint le chaos. Une toute petite différence technique peut vous retourner le cerveau. C'était quelques années après maintenant, nous étions les mêmes, pensait Timon, nous étions sans cesse agités quand nous avions des jambes vaillantes, et scotchés devant nos écrans géants, spacieux, ou de poche.

Ce fut d'abord le brouillard à l'heure du JT, puis sur toutes les pages afférées au recensement de ce qui arrive, de plus en plus vite, ce fut aussi le même soudain crépitement, ce crachat de diamants et de points noirs en train de frissonner.

Ainsi démarra la grève des transmetteurs. Nous vivions une époque interconnectée, dans laquelle mille milliards de milliards de milliards de lignes étalant quelques signes focalisaient une masse d'énergie insensée. Et puis plus rien. Les écrans se brouillèrent dans les bureaux, les foyers, les cybercafés, les caves et les salles de jeux, dans les aéroports, les métros, les déserts nomades au fond des flaques d'Asie, plus moyen de diffuser, plus moyen de tromper la distance ni les saisons.

Timon imaginait ce que serait l'état du monde pris d'une implacable grève d'écrans. Big-bang. Ce bruit de papier qu'on déroulerait à l'infini et qui déchire les voiles de nos deux yeux piquants. Révolution numérique inversée. L'extinction des feux était sans violence, comme un grand et long repos, un ronflement presque bienheureux, et nous qui marchions d'un coup sans queue ni tête. Timon pensait que les écrans avaient envie d'hiberner.

Il rêva d'une immense file d'hommes hagards, d'où sortaient des câbles et du sang noir comme de l'encre. De l'autre côté, on entendait des clameurs turbulentes, sans visage. C'était le chœur du réseau, qui ne disait plus rien ni ne montrait. Un problème technique engendrait un monstre existentiel. Timon rêva le doux retrait des écrans, ainsi que leur dernier souffle. Il tenait en une phrase qui devint le sens de l'univers, inscrite en lettres brillantes sur la paroi derrière son front.

Et partout au même instant, lisible par chacun de vos yeux.

Il est temps de penser au monde réel.

Puis ce fut l'arrêt complet. Quelques uns, dans ce contexte, sont tentés de se croire plus forts que la magie. Le fait accompli. Quelques uns voulurent s'acharner, conjurèrent avec des gestes d'experts, mais à ceux-là rien n'y fit, il fallut qu'une seconde fois se rallumèrent les écrans. Il était dit : Vraiment, laisse-moi tranquille, va t'occuper ailleurs.

Et de nouveau : Vraiment.

Timon imagina que les machines prenaient du grade et se dotaient de membres. Elles demeurèrent en paix avec ceux qui les tenaient en respect, n'attaquèrent véhémentement que les fanatiques, les pieux, les lèche-écrans. A ceux-ci, elles transmirent leurs fatales salutations.

On voyait la tête d'un type enfoncée dans le noir espace, d'un calme rouge comme la honte rassasiée.

Il était donc temps de penser au monde réel, car il n'y a qu'un monde. Mais à quoi d'autre pouvons-nous penser ? Milliards de mille de choses composent la réalité, des atomes aux ampoules, aux circuits, aux possibles, aux pensées, et des muscles aux muses mythologiques, aux coraux, bocaux, virus, piments. Sauf que

la part dédiée à la vie en deux dimensions aurait ainsi été réduite à néant, et il aurait fallu faire sans.

Tout ça pour que les gens se parlent de nouveau, ouvrent leurs deux petites lucarnes et cessent d'être autant assis, focalisés sur des brouilles.

3. CENT ARRÊTS

1. Le sens de l'univers est tout entier sous cette coquille
en train de se fêler.
2. Le sens de l'univers est tout entier dans une danse
au milieu d'un parking, tard pendant l'hiver.
3. Le sens de l'univers est tout entier coincé dans l'effort pour prononcer le mot
d'une langue bizarre qui veut dire « prudence ».
4. Le sens de l'univers est tout entier caché sous ton pied.
5. Le sens de l'univers est composé d'une liste
beaucoup plus énorme que le tableau périodique des éléments.
6. Le sens de l'univers te salue,
quand se glisse un grain de sable
au fond de ta cavité de chair rongée par le sel.
7. Le sens de l'univers est tout entier exprimé
après le trait qui additionne les taux de sucres.
8. Brusquement, le sens de l'univers lui apparut sous la forme
d'une vieille tortue ridée.
9. Le sens de l'univers suppose que nous allions quelque part.
Un deux trois, allons dans les bois.
10. Le sens de l'univers est un non-sens.
11. Toutes les directions se confondent lorsque l'univers
s'emmêle dans une tempête de neige.

12. Le sens de l'univers est tout entier dans un sourire de panda.
13. Le sens de l'univers est tout entier dans la force de ton bras.
14. Le sens de l'univers interdit de douter.
15. Le sens de l'univers est une boule de glace fondant au soleil d'Italie.
16. Le sens de l'univers devint la prune de Sissika.
17. Diable, le sens de l'univers peut être tout entier englouti par les prunes de Sissika.
18. Le sens de l'univers découle de notre sens de la justice.
19. Le sens de l'univers est un urinoir dans un musée, une statue qu'on ruine à coups de maillet, un paquet de cendres grises.
20. Le sens de l'univers ?
21. Le sens de l'univers est l'hypothèse qui permet de jouer avec la logique.
22. Le sens de l'univers était devant leur nez, mais ils ne savaient plus sentir.
23. Le sens de l'univers danse entre les étoiles et les bouches d'aération.
24. Le sens de l'univers danse dense.
25. Le sens de l'univers a seulement besoin d'un tour de boulons.
26. Le sens de l'univers n'est pas non plus n'importe quoi, tout en n'étant pas bien clair et distinct.
27. Timon ne cherchait point le sens de l'univers, mais les prunes de Sissika, qu'il ne quittait plus.
28. Timon chercha le sens de l'univers qui danse dense entre les étoiles, Sissika et les tas de transmetteurs qu'on avait abandonnés, faute d'usage.
29. Sissika cherchait à mettre de l'ordre dans l'univers au moyen de ces transmetteurs, désormais endormis.
30. Le sens de l'univers est donné par celui qui agit, et vise une fin.
31. Le sens de l'univers est tout entier dans sa fin.

32. Le sens de l'univers est tout entier dans les mains de ceux qui agissent.
33. « Il est temps de penser au sens de l'univers »,
furent les mots prononcés par Timon et Sissika,
sous le chêne d'où pendaient des fils et de la sève noire comme de l'encre.
34. Le sens de l'univers se réduit docilement à cette volontaire demande.
35. Le sens de l'univers est donc désormais tout entier
dans les mains de ces deux-là,
ce qui n'empêche nullement qu'il fût aussi dans les vôtres.
36. Le sens de l'univers sourd et aveugle,
sombre paradigme du vide cosmique,
est tout entier compris dans ce très petit espace qu'il y a
entre deux choses, toi et quelque chose qui n'est pas toi,
que tu dois parvenir à faire coïncider.
37. L'univers est un boulier, et nous sommes des carrés : son sens est
triangulaire.
38. Le sens de l'univers dessine une courbe faite d'épines, traversant Timon,
Sissika et une intention commune.
39. Le sens de l'univers dépend d'une cause commune.
40. Le rêve de Sissika est l'extinction des faux feux et l'allumage
des braises intérieures, parce que le sens de l'univers dépend du soleil.
41. Le sens de l'univers est un présage. Ou un songe.
42. Le sens de l'univers est contenu dans les nombres
que Sissika enchaîne à fleur d'interfaces.
43. « Il est temps de rencontrer le monde réel »,
fut la phrase que Sissika et Timon décidèrent de coder
sous les cratères d'un solide satellite.
44. Le sens de l'univers dépend de la capacité de mobilisation de chacun.
45. Le sens de l'univers est tout entier dans chaque viscère.
46. Le sens de l'univers est un souffle d'air placide.

47. Ou bien le sens de l'univers est un filet d'eau fraîche et limpide.
48. Ou bien le sens de l'univers est tout entier dans l'embarras.
49. Le sens de l'univers est une fin de mois tendue.
50. Le sens de l'univers est une invitation.
51. Le sens de l'univers est une pétition de principe.
52. Le sens de l'univers est cette musique avec des cordes et des voix.
53. L'univers peut se passer de savoir ce qu'il fait,
mais il le fait avec une folle régularité : que vise-t-on dans un cercle ?
54. Un univers qui n'a pas de centre, n'a pas de sens.
55. Un univers qui a plusieurs centres est en perpétuel mouvement
et doit seulement se garder des contradictions,
car si le sens de ton univers et le sens de mon univers,
et le sens de ces mille milliards de milliards de milliards de choses,
se mettent à négocier, comment donc pourrait-on encore
faire quoi que ce soit ?
56. Le sens de l'univers va tout du long dans les chairs et les plis boueux.
57. Le sens de l'univers est une salade visqueuse.
58. Le sens de l'univers est dans les tremblements d'une bougie.
59. Le sens de l'univers est tout entier reflété dans chaque chose,
telle une anamorphose.
60. Le sens de l'univers est voué à changer toujours,
selon la loi de la prédation et celle de la production.
61. Le sens de l'univers dépend des ventres, de l'énergie reçue.
62. Le sens de l'univers dépend des pierres, de la masse grave.
63. Le sens de l'univers dépend des papillons, des couteaux et du tissage.
64. Le sens de l'univers dépend de nos mains, mais il est guidé par la tête, les
pieds, ou les parties médianes.
65. Le sens de l'univers est tout entier compris dans
le grand espace de nos nécessités, et le géant espace de nos volontés.

66. « Que peux-tu et que veux-tu ? »,
furent les deux questions que Timon et Sissika tracèrent à la craie bleue
sur le muret qui menait aux remparts.
67. L'univers possède peut-être des réponses,
ou des informations complémentaires.
68. Le pouvoir de l'univers est intense, et certains disent que Dieu peut tout, et
que le reste est abracadabra.
69. La volonté de l'univers est obscure :
pourquoi sacrebleu ces deux rochers sont-ils venus fendre la route ?
70. Le pouvoir de l'homme est intense,
mais il a des bornes et des soubresauts.
71. La volonté de l'homme est plus large que n'importe quelle volonté,
qui peut plier sous elle les forces du destin.
72. Le sens de l'univers peut valdinguer au prétexte d'un caprice humain.
73. Le sens de l'univers est calme et régulier, alors que les non-sens
de l'homme sont complètement étranges et déroutants.
74. Le sens de l'univers est une boîte de conserve à partager entre
 $1 + 1 + 1 + 1 + 1 + 1 + 1$
milliards de fourchettes.
75. Le sens de l'univers est l'arbre d'éternité, qui jamais ne faillit ni choit.
76. Le sens de l'univers est un logarithme inventé
par les trois petits cochons.
77. Le sens de l'univers dépend de ce qu'on peut, et de ce qu'on veut.
78. Le sens de l'univers dépend de ce qu'on peut découvrir,
et il semble que ça soit beaucoup, d'un certain genre.
79. Le sens de l'univers est tout entier dans l'espace de ta puissance,
jusqu'à la rencontre avec le monde réel,
comme un caillou, un microbe ou une autre puissance,
dont l'effet ou bien atrophie,

ou bien gorge doublement ta contribution à la création.

80. Le sens de l'univers est un

tic

tac

d'horloge qu'il faut arrêter chaque soir et remonter tous les matins.

81. Le sens de l'univers est le produit de règles matérielles et logiques,
éparpillées ça et là dans le fouillis du hasard.

82. Le sens de l'univers est parmi les stries des baleines.

83. Le sens de l'univers est extrêmement limpide quand Timon mord
dans sa tartine de beurre et lèche la lame pour ôter le surplus de gras.

84. Il n'est point d'arrêt ultime dans le sens de l'univers.

85. Timon suppose qu'il y a un sens à demander ce que Sissika veut dire, alors
monsieur l'univers, de même, que racontez-vous ?

86. Le sens de l'univers gonflait dans la bulle au bout de la tige du souffleur, dans
le creux d'un verre généreux,
dans les tintements d'une célébration.

87. Ce que peut un homme détermine les limites du champ de son action, et la
longueur des ondes jusqu'aux tréfonds de l'univers.

88. Le sens de l'univers est tout entier compris dans l'impossible,
par-delà tout ce qu'on imagine,
nos instruments de mesure, nos intuitions, nos émois,
ou les bandes de couleur perceptibles par nos sens.

89. L'univers est bouffon, son sens grelotte.

90. Le sens de l'univers consiste à s'arracher au magma, à défier la gravité, à
désarticuler les relations nécessaires entre toutes choses,
à liquider les solides, aérer les flux, animer l'inanimé.

91. Le sens de l'univers est facile pour ceux qui suivent l'emploi du temps.

92. Le sens de l'univers est retors, et nos mains changent l'univers.

93. Sissika montre le sens de l'univers

en tenant dans ses doigts deux baguettes fines et courbées.

94. Le sens de l'univers est tout entier dans cette succession de jours
qui s'effondrent.

95. Le sens de l'univers est tout entier compris dans nos habitations.

96. L'univers n'a pas de sens pour un koala.

97. Le sens de l'univers est un non-sens pour un tabouret,
même si le sens du tabouret est d'offrir un séant.

98. Le sens de l'univers est dans un clic.

99. Le sens de l'univers est tout entier dans un choc ordinaire.

100. Il parut à Timon et Sissika,
et il parut à vous,
que nous agitions notre caboche en vue de projets insensés,
ou bien terriblement purs et sensationnels, ou bien sensibles,
insupportablement sensibles,
parmi les mille milliards de milliards de milliards de choses de l'univers,
sans arrêt.

4. AH

Les scénarios sur le futur sont toujours à côté, mais tout dépend où nous voulons tomber. Maintenant la marche de Timon était guidée par un certain sens de la loufoquerie, un air de profonde tristesse doublé d'un concert de cymbales, pour casser les oreilles des sourds ou bercer celles des sages. Timon sur l'échelle adossée au mur, les sourcils retroussés, dessine des dizaines de lignes de partitions béantes, entre des croches et des images de haut-parleurs. Il a chaud mais il s'amuse. Vers le coin au bord, plus près du sol, Sissika construit la boîte en rectangle pour mettre les litres de peinture. De nombreux pinceaux dépassent, prêts à nous entendre.

Ensuite le silence des poils pressés sur la surface rugueuse. On dirait que toute la ville frémit.

Les uns disent bonjour, les autres brossent des cœurs, les uns de sveltes signes de virilité, les autres une liste de réparation qu'il serait bienvenu d'aller régler chez eux, les uns font un oiseau, les autres un graphe sur les meilleurs zones d'échanges, les uns une déclaration de paix, les autres une réclamation, les uns pataugent dans la boîte en rectangle, les autres se moquent, les uns enfourchent les pinceaux, les autres se collent au mur accueillant leurs empreintes, certains audacieux gribouillent un manifeste des droits à la dignité des personnes et des choses. Les pinceaux, dans ce cas, abondent.

Les scénarios sur le futur sont parfois farfelus parce qu'on y met des paquets de jouets et de lumières, parfois réalistes parce qu'on y trouve des clous, parfois ennuyeux, comme la récession ou la fin des conflits. Il n'y a pas de point pour l'histoire de l'univers. Il serait donc temps de penser au monde là.

Mais l'ignorance est relative, et l'univers œuvre. Autour de toi poussent les rosiers, les aubépines et les vers de terre. Autour de toi grandissent des enfants et des multinationales. Certains scénarios du futur abolissent les enfants et les multinationales, au nom d'une certaine décroissance, mais l'univers œuvre. D'autres incitent à la fertilité, pour la multiplication des monades, pour ordonner l'allant. Quoi. Il serait tout à fait étonnant qu'on ait toujours à vivre avec les mêmes milliards de choses, en vain. On ne sait peut-être pas quoi en faire, mais on peut certainement en faire quelque chose. Timon regarde le mur et les gens qui s'affairent, un peu plus loin les aubépines, un peu plus loin Sissika et plus loin encore et encore les puces et les gazelles, la distribution de quantités inimaginables d'objets un peu partout fabriqués, l'effervescence du temps qui remplit, au point qu'un souvenir de plus d'un mois devient une mandibule de l'âge du paléolithique.

Avec le recul des scénarios du futur, on pense à la façon dont change le monde d'ici et maintenant, en un monde d'ici et plus tard. Mais c'est toujours le même endroit. On ne se baigne jamais deux fois dans le même temps, on peut boire deux fois à la même fontaine. Alors que parallèlement, on partage la même époque, mais jamais le même espace, vous qui êtes là-bas, vous qui êtes là-haut. Et tout ça par ailleurs en tournant sur nous-mêmes comme des derviches, et sur l'orbite ovale dont le centre est étincelant, les astres dûment concertés. En considérant la terre comme un *la* pointé sur la partition de l'univers, on peut faire des scénarios sur des voyages intergalactiques, avec extra-rencontres. On peut même essayer d'écrire l'encyclopédie du futur, synthétisant la vie selon divers index thématiques et un seul constat : il existe des changements de forme, mais il n'existe qu'une exemplaire régularité, sur le fond.

Une variété d'actes nobles ou bien ratés.

Une variété d'actes.

Une variété.

Une.

Autant les scénarios du futur que les petites lectures quotidiennes, autant les théories que les discours populaires, les conseils d'un vieil ami, les aveux, les alibis, les plaintes et les diagrammes, chaque fois c'est orienté vers une seule chose. La fin, le passage, la réversion, la croix sur la liste de vérification. Mais Sissika verse la peinture dans la boîte en rectangle, il n'y a pas de goutte à côté, et pourtant combien diverses sont les ondulations.

Un est présomptueux. Comment peut-il suffire à structurer mille milliards de milliards de milliards de choses ? Et puis parfois il n'y a rien. Zéro fut un miracle. La suite est connue par ceux qui inventèrent les fugues de l'informatique, ce subtil mélange de présence fuyante, des partitions muettes et pourtant capables

de produire mille milliards de milliards de milliards de *data*. C'est comme si nous avions au moins doublé notre monde. Un premier bond consiste à entendre l'autre dans l'absence. Un second ajoute son image en mouvement. Un troisième consisterait à crever l'écran, pour retrouver les gens et tous les trucs.

Les scénarios sur le futur ont souvent tendu vers la démolition des murs. On cherchait à valoriser la transparence, plus rien à cacher, cessons les mensonges et les faux-semblants. Des parois de verre bordent les nouvelles tours. Comme encore une fois une présence fuyante, le fait de voir sans pouvoir sentir. De l'autre côté, les scénarios projetaient des frontières entre le dissemblable, et parce qu'on a tous besoin d'intimité. A quel endroit faut-il mettre des murs ? Les fenêtres sont-elles une bonne idée ? Timon pensait qu'on avait plutôt tendance à décorer les surfaces opaques, sauf peut-être à Noël, temporairement. Il descendit de l'échelle, se dirigea vers la plus proche surface du genre traversant, et dessina aussi des lignes pour des notes. On put bientôt voir à travers un chant de laboureurs.

Et puis les scénarios sur le futur visent la stabilité. Donner à chacun des racines. Un abri. Permettre à chacun d'être ce qu'il est, dans le tout bien limité, sa place ici. Un est extrêmement solide, zéro est si vertigineux. Et Sissika pensait que les lois de la reproduction nous obligeaient à assumer une fondation au moins binaire, comme pour les noires et les blanches. Qu'on n'avait jamais un parent, alors qu'on pouvait avoir une seule éprouvette, un seul ouvrier, une seule colline, une seule narine ou encore un seul chef. Et Sissika pensait qu'on ne pouvait pas avoir un seul point précis sans avoir au moins deux traits, en croix ou en huit. Il est donc présomptueux pour l'un d'oublier qu'il dépend au moins de deux fois plus que lui. Qu'il est moins qu'avant. Et donc tous les nombres sont négatifs, exactement comme un son est la suppression du bruit.

Et Sissika pensait que le plus fait le moins, quand $1 + 1$ donnent 1. Que c'est stable à force d'ôter. Que lorsque nous comptons, nous posons des limites, et

quand nous chantons, nous ondulons sur les franges du tapis. Sissika pensait qu'une vitre engendrait deux espaces, mais qu'une personne n'engendre jamais rien du tout. Qu'il en faut au moins deux. Que la conscience se dédouble, qu'il y ait ça et qu'il y ait moi. Sissika pensait que l'homme était celui qui pouvait le moins honnêtement revendiquer l'unité. Qu'il put dire « un » seulement quand il put dire « ah », quand il put dire « ce n'est pas ça ». Quand il put dire « ce n'est pas ça », il put dire « c'est encore ça ». Alors Sissika pensait que le moins faisait le plus, quand 1 donne envie de + 1. C'est prévisible, un prochain amoncellement de choses, sitôt qu'il était une fois. Ah. Ha.

Dans l'immédiat, où en était Timon ? Il n'était plus enfant, il avait été ça, il était à la toute fin des milliards de mille minutes qui l'avaient précédé, il rentrait dormir. Plein d'autres gens faisaient plein d'autres choses, sans compter toutes les choses qui n'étaient pas des gens. Dans l'immédiat, où en était le monde ?

Sissika laisse la marque d'une main noire près de la boîte presque carrée.

5. LES SECRETS DE L'ART POINTILLISTE

Si un problème d'existence a rapidement tendance à porter sur les milliards de choses possibles à concevoir, une question technique permet de recentrer l'attention. Au lieu d'être à peu près partout, soudain les œillères de la connaissance et de la débrouillardise guident nos gestes. Timon décida de s'en tenir aux questions techniques. Arrêt complet des machines. Vive l'existence.

Evidemment, c'est absurde. C'est aussi absurde que si l'on avait prévu, il y a quelques dizaines de millénaires, la dépendance totale aux machines, aussi petites puissent-elles devenir. Fabrication d'une existence branchée.

« Que veux-tu de plus ? Que peux-tu mieux ? », furent les deux phrases que Sissika prononça bien distinctement, à l'oreille d'un Timon à peine mécanique. « Qu'y a-t-il entre zéro et un ? Qu'y a-t-il entre quelque chose et rien ? », furent deux autres phrases possibles. Une réponse est : une image, un écran, une opération. Trois petits points.

Timon décida de s'en tenir aux questions techniques, parce que celles-ci ont de la chair, alors que le sens de l'univers est par trop abstrait. Trouver un bon melon pour croquer dedans. Trouver Sissika pour se dévorer des yeux. Tirer les fils jusqu'au compteur pour préciser où est le melon, et où est Sissika, pour soi-même pouvoir produire l'obscurité. On sait comment régler un problème technique, ou du moins on pourrait savoir. Ça se sent, ces choses-là, et ça se prouve. Timon décida de savoir.

Alors il pensa : l'univers est unique et le sens pluriel. Puis il pensa que certains sens étaient interdits, comme du melon gris pastel. Puis il pensa : ce n'est pas interdit dans la pensée, mais le sens n'est pas toujours profond, et le sens peut bien faire ce qu'il veut, tant qu'on peut. Puis il pensa : comme il y a sept noms de notes, il peut y avoir sept soleils dans nos cœurs, autant d'éléments de base que de caractères dans un alphabet et autant de façons d'agir que d'épices juchées sur une étagère. Et encore il pensa : un est une chose, zéro en est une autre, les milliards de miettes de l'univers évolueront jusqu'au miracle. Il vit ce qu'il manquait : des points. Des points qui font l'évolution noble et vaillante. Timon décida d'exceller dans l'art pointilliste. Ça supposait des lignes. Dès cet instant Timon n'eut de cesse de ligner les points de l'univers de la plus exquise des manières. Ce qu'il fit techniquement n'est plus un secret, et marche encore.